

Le magazine du Monde

M

DE QUIMPER
AUX CHAMPS-ÉLYSÉES
LES BOUROULLEC,
NOUVEAUX MAÎTRES
DU DESIGN

M Le magazine du Monde n° 354. Supplément au Monde n° 23090/2000 C 81975
SAMEDI 6 AVRIL 2019. Ne peut être vendu séparément. Disponible en France
métropolitaine, Belgique et Luxembourg.

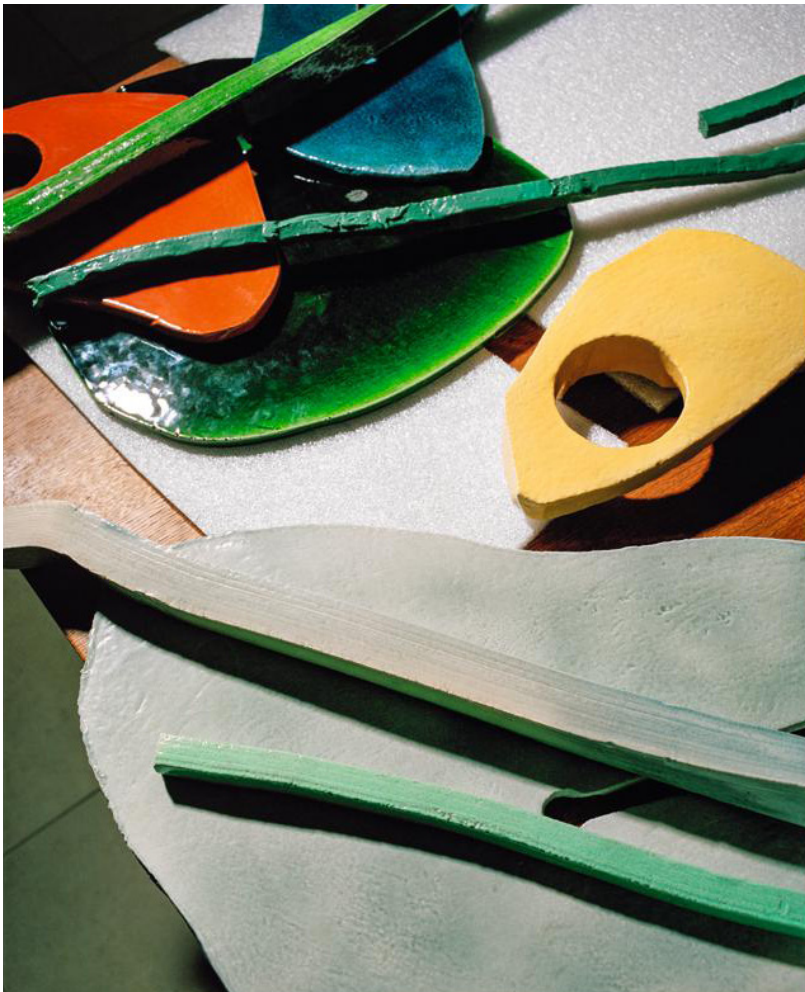


M Le magazine du Monde - 6 avril 2019 - N° 354

Le Magazine

Ronan
(à gauche)
et Erwan
Bouroullec,
dans la cour
de leur atelier,
à Paris,
le 19 mars.

Aux sources des Bouroullec. On leur doit les nouvelles fontaines du rond-point des Champs-Élysées. À 48 et 43 ans, les Bretons Ronan et Erwan Bouroullec ont conquis le monde grâce à leurs créations pionnières, à la fois utiles et dépouillées. Appréciés des collectionneurs, ces frères aussi industriels que discrets peuvent également signer d'authentiques pièces d'art. Un lustre pas facile en ces temps troublés par la colère des "gilets jaunes", surtout quand on rêve depuis toujours d'un design accessible au plus grand nombre. PAR PASCALE NIVELLE — PHOTOS BENJAMIN SCHMUCK



'INQUIÉTUDE EST MONTÉE DÉBUT DÉCEMBRE. Au Tyrol, dans la fabrique Swarovski, on finissait de polir les pièces en cristal de six délicates fontaines, signées des frères Bouroullec. La Mairie de Paris préparait l'argumentaire de l'inauguration du 21 mars, premier jour du printemps : « *À l'arrêt depuis plus de vingt ans, les fontaines du rond-point des Champs-Élysées renaissent aujourd'hui grâce au geste artistique de Ronan et Erwan Bouroullec qui ont imaginé une création à la fois spectaculaire et poétique, mêlant eau, lumière et mouvement.* » Depuis début novembre, sur le rond-point, chaque samedi est un risque de casse, de kiosques et de bancs publics fracassés. Alors, la nuit, Ronan, l'aîné, voyait déjà les précieuses œuvres déboulonnées par la foule comme les statues de dictateurs. Et le nom des Bouroullec, ce patronyme breton, « *rural et terrien* », cette identité dont ils sont si fiers, saccagé. Il y a trois ans, l'idée était lumineuse. Six fontaines à poser dans les bassins de Le Nôtre, en bas de l'avenue la plus visitée au monde. Six mâts de bronze de treize mètres de hauteur. Cette commande de la Ville de Paris était leur premier grand projet public. Une occasion qui tombait à point nommé. L'opportunité pour les deux frères de passer du béton ciré des galeries d'art au bitume de la rue, de sortir du ghetto des designers hors de prix. De créer enfin ce « *design élitiste pour tous* » qu'ils prônent, eux dont le rêve est de fabriquer une chaise en plastique à cent euros qui durerait cent ans, « *que [leurs] amis pourraient acheter* ».

Le succès, et leurs best-sellers, les canapés Ploum et Alcove vendus près de cinquante fois plus cher, les en ont éloignés. À 48 et 43 ans, les Bouroullec jouent dans la cour des stars. Le Centre Pompidou-Metz et le Musée d'art contemporain de Chicago leur ont consacré des rétrospectives. Flos, Vitra, Hay, Ligne Roset... les meilleurs éditeurs de meubles, qu'ils soient français, suisses ou italiens, produisent leurs chaises et divans par milliers. Les galeries, comme Kreo, poids lourd du secteur, basée à Saint-Germain-des-Prés, exposent leurs pièces les •••



L'une des fontaines érigées sur le rond-point des Champs-Élysées.

Page de gauche, des accessoires utilisés pour la confection de vases.



Dans l'atelier,
des Bouroullec
le 19 mars.

Ci-contre,
une chaise
Officina Magis.

Ci-dessous,
à gauche,
maquettes et
croquis de
leurs fontaines.
À droite,
l'exposition
à la galerie
Kreo, à Paris.



••• plus emblématiques. Les écoles d'art les enseignent. Pas une semaine ne passe sans que l'un ou l'autre ne monte dans un avion pour le bout du monde. En design, on a connu des couples comme les Californiens Charles et Ray Eames, qu'ils admirent, des associés, Charlotte Perriand et Le Corbusier. Ils sont parmi les premiers frères designers, seulement concurrencés par la fratrie Campana, au Brésil. Pourtant, ils n'aiment ni le luxe ni la célébrité. « *Nous sommes des campagnards*, insiste Erwan, le cadet, *rien ne nous a préparés à être connus.* » Connus, mais pas de tous. Le samedi 9 mars, au lever du jour, Ronan se poste sous un marronnier du fameux rond-point. Érigée la veille, les sculptures font étinceler les perles de cristal. L'eau tombe en colonnes parfaites. On dirait des éoliennes liquides, plantées dans l'opulence haussmannienne. « *Une merveille* », se dit le designer, pourtant rarement satisfait. Entre le dessin et le bruit de l'eau, il y a eu trois ans de travail, cinquante maquettes, l'intervention de deux cent cinquante personnes, le savoir-faire de quarante entreprises... Sous son arbre, Ronan Bouroullec attend l'acte XVII des « gilets jaunes ». Et il pense à l'an I de la République, en 1793, quand les jardins à la française avaient été saccagés, puis les fontaines Lalique, pillées dans les années 1930, puis celles de Max Ingrand brisées par les supporters de foot en liesse en 1998. Y a-t-il une malédiction du rond-point ? Ronan Bouroullec retient son souffle. Les manifestants remontent de la Concorde, les forces de police en embuscade. Le flot passe tranquillement en direction de l'Arc de triomphe. Personne n'a remarqué les fontaines ! Nouveau vertige. Quoi de pire que l'indifférence ? Le samedi suivant, il reste tétanisé devant sa télévision, à regarder tomber le Fouquet's, les banques et les boutiques Swarovski, Longchamp, Ladurée, Vuitton... Les fontaines seront épargnées. Les « gilets jaunes » et les black blocs ne connaissent pas les Bouroullec.



**T SI LEUR QUÊTE PERPÉ-
TUELLE DE "L'ÉQUILIBRE"**
et de la « *justesse* »
conduisait à l'invisibilité ? Les années 1980 et 1990 avaient le flamboyant, le maximaliste, le fort en gueule Starck. La décennie 2010 préfère l'épure de l'Allemand Konstantin Grcic, de l'Anglais

Jasper Morrison, et celle des frères Bouroullec. Pour les deux Bretons, pas de démonstration de style, façon presse-agrumes ou chaise légère en plastique transparent, mais des assises aériennes, des luminaires simplissimes et autres cloisons mobiles en forme d'algues qui font leur style. « *Tout paraît toujours simple et évident dans leurs créations, s'enthousiasme Jean-Jacques Aillagon, directeur général de la collection Pinault, qui s'installera cet automne à la Bourse de commerce de Paris. Dans le bâtiment en cours de rénovation par l'architecte Tadao Ando, les deux frères sont chargés de la conception et de la sélection du mobilier. L'ancien ministre de la culture ajoute à leur sujet : « Entre objets utilitaires et œuvres d'art, leur production est unique. Ils ont compris l'esthétique de notre temps, le besoin de rationalité, de mouvement, de dépouillement.* » Les Bouroullec ont leurs groupies. Parmi les journalistes ou les étudiants. Mais aussi dans le

commerce. « *Nos collectionneurs sont à l'affût de leurs créations* », ajoute Didier Krzentowski, fondateur de la galerie Kreo, pour qui les frères ont notamment conçu les lampes AIM, écoulées ensuite par milliers chez Flos. « *À la différence d'autres grands designers tels que Philippe Starck ou Tom Dixon, ils sont restés petits pour continuer à choisir leurs projets* », poursuit le galeriste. Leur agence, quinze salariés, dans le bas Belleville, est une ruche silencieuse, ni spectaculaire ni luxueuse. Quelques chaises et fauteuils maison, des revues en pagaille, des dessins aux murs. Quand ils ont besoin de s'isoler, ils grimpent dans le « belvédère », une petite pièce nue et blanche, vitrée sur trois côtés, tout en haut. Un calme trompeur. « *Ils ont l'art de rendre chaque projet unique, mais ils produisent dix best-sellers par an*, explique une critique d'art. *Parfois je soupçonne qu'il y a une usine cachée dans leur sous-sol.* » Ronan Bouroullec sourit : « *Nous travaillons beaucoup.* »

L'aîné ne connaît pas la tranquillité. « *Chaque projet, même une petite étagère, le rend très inquiet, c'est ce qui explique sa précision incroyable* », dit Didier Krzentowski, qui expose jusqu'au 9 avril les dessins des deux frères dans sa galerie parisienne. Pour la première fois, les designers siamois font signature à part. Depuis leurs débuts, au tournant du millénaire, ils n'ont fait qu'un, au point de déclarer, chacun de son côté : « *J'ai beaucoup de mal à savoir qui je suis sans lui.* » En 1999, quand Erwan est sorti de son école d'art de Cergy-Pontoise, il a rejoint Ronan, qui avait tracé la voie aux Arts déco, à Paris. L'aîné de cinq ans s'était déjà lancé par une exposition du VIA (Valorisation de l'innovation dans l'ameublement, association qui fait la promotion du design hexagonal) et quelques créations chez l'éditeur italien Cappellini. Une « *alchimie mystérieuse* » se serait opérée entre eux. « *Cela s'est fait sans jamais être dit ni expliqué, avancent les deux frères. Nous-mêmes, on n'a jamais très bien compris cette décision de nous associer.* » Ils sont devenus Les Bouroullec. Et très vite The Bouroullecs, Los Bouroullec, Die Bouroullec... « *J'ai repéré Ronan très tôt, avec des tas de projets superbes dès sa sortie de l'école des Arts déco. Il avait déjà son caractère aimable mais un peu susceptible*, raconte l'industriel Michel Roset, (Ligne Roset et Cinna). *Puis Erwan est arrivé, ils ont fait un premier fauteuil, le Facett, qui durera plus longtemps que la mode. Ils ont tout compris.* » Qui fait quoi ? Lequel a conçu la chaise Steelwood vendue par dizaines de milliers ? Dessiné le lustre en cristal de l'escalier des ambassadeurs au château de Versailles ? C'est le secret des druides et de la potion magique : « *Nous fonctionnons dans une telle fraternité que nous ne savons plus qui a les idées.* »

L'exposition de la galerie Kreo révèle l'imaginaire de chacun. Ronan Bouroullec trace à l'infini des volutes douces, à grands coups de stylos-feutres. Inspiré par Cy Twombly, les romantiques, *Le voyageur contemplant une mer de nuages*, de Caspar David Friedrich, il dessine tous les jours. « *Le design est un travail collectif, bourré d'enjeux techniques et commerciaux, on est obligé de parler de robustesse, de prix, d'emballage*, explique-t-il. *Le dessin est ma respiration, mon intimité. Il n'y a pas de contraintes, une forme, une couleur, entraîne une autre.* » Il aime les gris du Finistère, des toits de Paris et du ciel de Copenhague, chiner des objets amochés dans les vide-greniers. Chez lui, il préserve le vide. Quelques lampes Tolomeo, icônes du design dessinées par Michele De Lucchi et Giancarlo Piretti, une pièce d'Alvar Aalto récemment acquise, des objets signés par son épouse, la designer Inga Sempé (la fille du dessinateur), suffisent à son bonheur tranquille, entre son appartement parisien et sa maison bretonne, où il adore aller pêcher avec sa fille, Mette. Au cinéma, il vénère Jacques Tati dans *Playtime* ou *Mon oncle*. « *Il intègre la vie et la poésie dans les temps modernes et, simultanément, c'est un peu absurde. Je voudrais pouvoir me moquer de moi-même comme il le fait.* » Dans ses dessins, son quotidien tourmenté par le doute devient calme, rond, enveloppant.

Erwan, l'autre Bouroullec, est tout aussi mince, et plus électrique. Marié, père de deux filles, c'est un fondu de science-fiction, de nouvelles technologies et d'intelligence artificielle. Il dessine en grand format des treillis de traits acidulés assemblés à partir d'algorithmes. Son modèle est le designer anglais Jonathan Ive, qui consacre sa vie à épurer sans fin les tablettes et les smartphones d'Apple. Erwan entraîne son frère sur les sentiers de traverse. À l'épreuve de leurs discussions, ils affinent leurs envies et leur vision du design. Il y a quelques années, ils ont imaginé un téléviseur pour Samsung, l'industriel sud-coréen roi de l'obsolescence programmée. Une révolution pour ces militants avant l'heure du « slow design », qui veulent fabriquer « *des objets justes et faits pour durer* ». Après bien des discussions, ils se sont lancés dans l'aventure. Leur écran de •••



••• télé, très beau et très cher, dans les 1 000 euros, n'a pas trouvé le grand public. Samsung l'a retiré des rayons début 2018 après 60 000 exemplaires vendus, ce qui est beaucoup pour des designers et très peu pour des industriels. « Un succès d'estime énorme et des résultats commerciaux catastrophiques, résume Ronan Bouroullec. Cela continue de faire débat entre nous. Pour moi, cette industrie est la limite de ce qu'on peut faire. » Erwan n'a pas dit son dernier mot. Il a conçu une nouvelle version : « Notre téléviseur a quand même duré trois ans sur le marché, contre un an pour les autres, se console-t-il. Et dès que la fabrication a été arrêtée, c'est devenu un objet de collection. » Deux frères qui se chamaillent autour de la télé. C'est leur façon de « débattre ».

ENFANTS, DU FAIT DE LEUR DIFFÉRENCE D'ÂGE, ILS SE SONT RAREMENT DISPUTÉS. Ronan, sage et rêveur, dessinait. Erwan écoutait du rock et s'essayait à l'informatique. Ils s'ennuyaient beaucoup en classe, et un peu chez eux, dans la solitude des champs de pommes de terre de la campagne de Quimper. Leurs parents, fonctionnaire à la Sécurité sociale et infirmière, n'en finissaient pas de retaper une vieille ferme. Le goût des années 1970 triomphait. Pas de fauteuils Pierre Paulin, comme à l'Élysée, ni d'argenterie Gio Ponti, comme dans les maisons bourgeoises milanaises. Mais des meubles chinés ou achetés chez Conforama, ni beaux ni laids, juste pratiques. Ils passaient des vacances dans le Finistère nord, chez les grands-parents agriculteurs. Le grand-père ne parlait que le breton, la vie tournait autour d'une immense table rectangulaire au milieu de la pièce principale. On y passait des heures ensemble, à coudre, réparer, cuisiner, jouer aux petits chevaux. La nuit tombée, on s'enfermait à l'abri du froid et des regards dans un lit breton. Bien des années plus tard, déjà associés et reconnus, les frères Bouroullec ont sorti un lit clos chez Cappellini et un immense bureau à tout faire, Joyn, qui rappelait la table paysanne du Finistère. « Plus qu'un simple meuble, un véritable instrument de management qui réunit une variété de fonctions spatiales sur un seul et même niveau », vante le catalogue Vitra, qui le propose à partir de 4 500 euros. Modulable, adaptable,

équipé de petites cloisons mobiles et de conduites pour les câbles, le bureau des Bouroullec, star des open spaces, a été souvent copié. « Joyn était une idée totalement nouvelle, une mini-architecture à l'intérieur des bâtiments, parfaitement en phase avec l'époque, ils ont fait un travail de pionniers », se souvient Rolf Fehlbaum, président de Vitra.

La Bretagne leur réussit. Il y a trois ans, à Rennes, une vaste exposition, « Rêveries urbaines », au FRAC Bretagne a attiré 60 000 visiteurs. « C'est là qu'ils ont commencé à réfléchir sur l'espace public », raconte le commissaire de l'exposition, David Perreau, très fier d'avoir ramené les enfants du pays dans la région, même s'ils sont vite repartis construire une pergola à Miami ou un banc public à Aarhus, au Danemark... Ronan, qui s'isole souvent dans sa maison au bord de la mer, adore passer du temps avec les artisans du coin. « Dans le travail, il a quelque chose d'un ascète, en lien avec la nature », témoigne Aurélien Meyer, de l'Atelier Blam, à Nantes, qui a assemblé les fontaines des Champs-Élysées. Erwan part souvent se ressourcer sur les terres de ses grands-parents. Une manière de se réancrer dans le réel, de sortir de l'image « élitiste », showrooms luxueux et galeries d'art, qui pèse parfois d'un « poids terrible ». « On ne sait plus comment se situer avec ça pour continuer à mener nos projets. » La boucle des « beautiful people » est serrée autour d'eux. Et s'ils ne signent pas de restaurants ou d'hôtels de luxe, ils ont des projets plus discrets. François Pinault, un compatriote breton, leur a confié quelques aménagements privés. Quand le projet de la Bourse du commerce est venu, quintessence du luxe, un débat a eu lieu au sein de la fratrie. Ils ont fini par tomber d'accord pour l'équiper, du vestiaire aux tables du restaurant, « comme Alvar Aalto quand il a fait son sanatorium ». Jusqu'ici tout va bien. « Et travailler avec eux reste simple, assure Jean-Jacques Aillagon. Malgré leur notoriété de stars internationales, ils ne changent pas. » Ce qu'il ne dit pas, c'est que les deux designers sont des valeurs sûres pour un commanditaire. Ils sont bosseurs, perfectionnistes, et surtout, derrière la discrétion et la modestie, ils communiquent très bien.

Chez Vitra, Rolf Fehlbaum a constaté que leur talent ne s'arrête pas au design : « Ils ont aussi l'art de la mise en scène. C'est moins phénoménal que Philippe Starck, plus raisonnable. Mais très efficace. » Dans les foires, dont le Salon du meuble de Milan, en avril, rendez-vous européen du secteur, les stands qui les exposent sont visités comme des galeries d'art. Michel Roset ajoute qu'ils « savent très bien gérer leur image ».

Quelques jours avant l'installation sur le rond-point, les médias, dont le *New York Times*, défilent. Les fontaines municipales, disent les frères, vont marquer un tournant dans leur histoire. Ronan ne compte pas son temps. C'est souvent lui, le timide contrarié, qui prend la parole en public. Devant les journalistes, un peu patriarcale sous ses cheveux blancs, il recadre gentiment Erwan, l'éternel petit frère. Coiffure en buisson, regard perçant derrière ses petites lunettes, celui-ci arrive tard et ne prend pas le temps d'enlever son manteau. Il est confiant : « On va expliquer les choses, bien se faire comprendre et tout se passera bien. » Et de dérouler les arguments anti-polémiques débattus en amont : « Cinq cent mille euros par fontaine, vu la qualité du travail, c'est justifié... Trois millions, c'est le coût moyen d'un film français... Tout est financé par le mécénat, pas un centime d'argent public n'a été dépensé. » Il ouvre le parapluie. L'époque veut des êtres qui savent parer la controverse. Contre le choc des cultures, c'est pourtant un bouclier qu'il faudrait sur le rond-point des Champs-Élysées. ☺



Page de gauche, dans l'atelier, une copie du livre *Drawing*, recueil de dessins des frères, un vase Ruutu et le prototype du projet Nuage Promenade.

Ci-dessus, Les frères Bouroullec dans leur atelier, le 19 mars.